

Fonder en écriture : le rôle de Promenadia dans l'œuvre primitive de Ricardo Menéndez Salmón

Nicolas MOLLARD

Université de Caen-Normandie – ERLIS

Résumé :

Le présent article revient sur les premiers récits publiés par Ricardo Menéndez Salmón –auteur espagnol (Asturies)–, quelque peu oubliés dans une œuvre qui compte aujourd’hui quatorze romans –le dernier en date, *Arca*, est sorti des presses en 2026–, et trois recueils de récits courts. Nous y faisons l’étude du village fictif de Promenadia, invention de l’auteur, tel qu’il se construit et tel qu’il évolue entre le roman *Los arrebatados* (2003) où il apparaît pour la première fois, *La noche feroz* (2006) et *Derrumbe* (2008), avec pour fil conducteur l’idée d’une fondation de l’écriture dans la fondation du lieu fictif. Nous essaierons en effet de montrer comment, en inscrivant les premiers romans au sein d’une tradition littéraire à laquelle il est rendu hommage, tout en contribuant à forger une identité littéraire propre, Promenadia dans sa construction romanesque constitue l’une des pierres d’assise de l’œuvre en ses débuts.

Mots-clés : Ricardo Menéndez Salmón, Fondation, Tradition littéraire, Identité littéraire.

Resumen:

El presente artículo vuelve sobre los primeros relatos publicados por Ricardo Menéndez Salmón —autor español (asturiano)—, algo olvidados en una obra que cuenta hoy con catorce novelas —la última de ellas, *Arca*, salió de imprenta en 2026— y tres recopilaciones de relatos breves. En él estudiamos el pueblo ficticio de Promenadia, invención del autor, tal como se construye y evoluciona entre la novela *Los arrebatados* (2003), donde aparece por primera vez, *La noche feroz* (2006) y *Derrumbe* (2008), tomando como hilo conductor la idea de una fundación de la escritura en la fundación del lugar ficticio. Trataremos, en efecto, de mostrar cómo, al inscribir sus primeras novelas en el seno de una tradición literaria a la que rinde homenaje, al tiempo que contribuye a forjar una identidad literaria propia, Promenadia, en su construcción novelesca, constituye una de las piedras angulares de la obra en sus comienzos.

Palabras clave: Ricardo Menéndez Salmón, Fundación, Tradición literaria, identidad literaria.

Abstract:

This article revisits the first works published by Ricardo Menéndez Salmón — a Spanish (Asturian) author — which have been somewhat overlooked within a body of work that now comprises fourteen novels — the most recent, *Arca*, was published in 2026 — and three collections of short stories. We examine the fictional village of Promenadia, the author’s own creation, as it is constructed and evolves across the novels *Los arrebatados* (2003), in which it first appears, *La noche feroz* (2006) and *Derrumbe* (2008), taking as our guiding thread the idea that the foundation of writing is grounded in the foundation of the fictional place. More specifically, we seek to show how, by situating his early novels within a literary tradition to which homage is paid, while at the same time contributing to the forging of a distinctive literary

identity, Promenadia, in its novelistic construction, constitutes one of the foundations upon which the author's early work rests.

Keywords: Ricardo Menéndez Salmón, Foundation, Literary tradition, Literary identity.

Ricardo Menéndez Salmón, auteur asturien (Espagne), a publié à ce jour quatorze romans dont le dernier, *Arca*, considéré par la critique littéraire comme le plus ambitieux, est sorti des presses en 2026, après une étape par l'écriture d'un récit autobiographique sur le souvenir de son père, *No entres dócilmente en esta noche quieta*, publié en 2020, et un court roman dystopique, *Horda*, publié en 2021. Initiée dans les Asturies chez les éditeurs KRK (Oviedo) et Trea (Gijón) avec quatre romans et un recueil de récits courts, sa carrière littéraire a ensuite trouvé un champ de diffusion plus vaste au sein de la maison barcelonaise Seix Barral (groupe Planeta), qui a accueilli l'auteur à partir de 2007 avec *La ofensa*, cinquième roman et premier de la dénommée « Trilogie du mal »¹, et lui a donné une plus grande visibilité. C'est à cette époque en effet qu'il commence à accéder à une reconnaissance nationale et internationale parmi les grands écrivains de langue espagnole actuels, ainsi que le commente Rafael Conte, qui s'en attribue une partie du mérite², dans *El País* le 3 février 2007 à propos de *La ofensa* : « este libro, el primero con el que el autor da el salto a una editora nacional, pasa el Rubicón al ámbito "nacional" que ya deberá ser el suyo propio por la calidad de su escritura para siempre » (Conte, 2007). Cette reconnaissance n'a cependant pas eu l'effet rétroactif qu'on aurait pu attendre pour les premiers romans, lesquels furent très peu commentés dans la presse spécialisée et dans le monde scientifique jusqu'à aujourd'hui. De *La filosofía en invierno* (KRK, 1999), *Panóptico* (KRK, 2001), *Los arrebatados* (Trea, 2003) et *La noche feroz* (KRK, 2006), ce dernier est ainsi le seul dont on peut trouver plusieurs mentions postérieures en nombre significatif, probablement grâce à une réédition par Seix Barral en 2011 dans laquelle il aura trouvé son salut éditorial, choix de réédition dont l'opportunité fut confirmée par une édition de poche chez Booket en 2013. L'idée d'une faible chance de postérité pour les premiers a dû gagner jusqu'à l'auteur lui-même, qui fera en 2009 un rappel nostalgique de *La filosofía en invierno* et de *Panóptico* dans *El corrector*, dont le narrateur, parmi les doubles fictionnels de Ricardo Menéndez Salmón, a décidé d'abandonner l'écriture et se rappelle « [su] primera novela, *El invierno de los filósofos* » (Menéndez Salmón, 2009a : 77), et « la segunda que [publicó], *Frenopático* » (Menéndez Salmón, 2009a : 100)³. Quant au troisième, *Los arrebatados*, où que l'on puisse chercher, on peine à en trouver mention. C'est pourtant à ce dernier roman, avec *La noche feroz* et la nouvelle « Los mares recuperados » (Menéndez Salmón, 2005), que nous voudrions principalement nous intéresser dans ce travail. Car ces récits constituent en effet trois espaces fictionnels cohérents entre eux où s'invente et se développe l'histoire du village fictif de *Promenadia*⁴, dont nous proposons d'étudier le rôle dans ce que nous considérons comme la fondation de l'écriture de Ricardo Menéndez Salmón.

¹ Trilogie constituée par les romans *La ofensa* (2007), *Derrumbe* (2008) et *El corrector* (2009).

² « Ricardo Martínez [sic] Salmón (Gijón, 1971), de cuyo descubrimiento a escala nacional fui más o menos responsable, a través de una crítica que publicó en estas mismas páginas hace poco más de un año, a uno de sus libros de relatos, *Los caballos azules* ». (Conte, 2007)

³ On remarquera également le glissement de sens dans les nouveaux titres choisis, avec le premier dont on peut penser qu'il exprime la pensée de l'auteur, philosophe de formation, sur l'état de la philosophie aujourd'hui, et le second qui renvoie à un thème central de *Panóptico*, la maladie mentale.

⁴ Plus précisément, dans les premiers récits le terme apparaît associé au mot « pueblo », « village » en français, puis à la ville dans *Derrumbe*.

Les évocations du nom

Le nom de Promenadia résonne comme un écho lointain aux oreilles des premiers lecteurs de Menéndez Salmón. Quelle peut être son origine ? Absent des dictionnaires toponymiques le mot figure, en dehors des romans de l'auteur asturien, dans quelques pages web postérieures à 2003, date de la publication de *Los arrebatados* où il apparaît pour la première fois, et dans des domaines très différents, comme nom de la composition d'un musicien chilien, Pedro Villagra, en 2004, et d'un cheval de course né en 2008⁵. Promenadia semble bien être une invention de Ricardo Menéndez Salmón. Avant d'en venir à ce qu'en dit ce dernier dans des entretiens, peut-être est-il intéressant de nous pencher sur ce que peut évoquer le nom lui-même dans sa construction. Des mots les plus proches dans la langue espagnole, le mot « promesa » est le plus évocateur, et son sens entrerait en parfaite combinaison avec le prénom Nadia –bien qu'il soit moins familier que d'autres aux oreilles espagnoles⁶–, dont l'étymologie, selon son origine slave ou arabe, renvoie à la notion d'espérance ou de délicatesse. Un travail étymologique plus avancé semble peu pertinent cependant. À défaut d'éléments probants, nous nous sommes intéressé à la poésie du mot et avons interrogé, sans éléments de contexte, des personnes hispanophones d'origine espagnole, qui ont accepté de se prêter au jeu de la réception et de l'évocation. Voici une première réponse spontanée :

Un lugar apacible, tranquilo, no muy grande, que tiene en las afueras un camino bordeado de álamos o de chopos por el que los vecinos se pasean al atardecer. Sería un pueblo con casas bajas y, destacando sobre ellas, una iglesia con su torre, situada en el centro, en la plaza mayor. Sería un pueblo más bien llano, aunque a lo lejos dejaría divisar una cadena de colinas. Y creo que también tendría un río que pasaría no muy alejado del pueblo, aunque no lo atravesaría.

Une autre personne écrit : « me imagino más una región que una localidad, y la visualizo con colinas suaves, pocos árboles y mucha hierba. Me transmite paz y tranquilidad, paisaje y entornos apacibles » ; ou encore : « la terminación -ia me evoca un paraíso bucólico ». Promenadia sonne comme un *locus amoenus*. Une autre impression partagée par les personnes consultées, dont il faut préciser qu'elles sont imprégnées de langue et de culture françaises, est la proximité du terme d'avec le mot « promenade ». Nous citons : « Para un español no francófono este nombre no evoca nada. Sólo un francófono como yo lo soy ahora le encuentra sentido ». Ou : « En cuanto vi la palabra me fui al francés « promenade ». Or, ainsi que nous le verrons dans un chapitre ultérieur, la chronique de Promenadia nous dit justement que le village fut fondé par *El Francés*⁷. Voici comment il apparaît décrit aux premières pages de *La noche feroz* :

[...] un pueblo con un nombre extraño, un nombre que poco o nada tiene que ver con el de los pueblos que le rodean, un nombre que resulta tan insólito al ser leído en los mapas como al ser escuchado de labios de los hombres y mujeres que lo pronuncian. (Menéndez Salmón, 2006: 16)

⁵ Nous ne savons pas si le compositeur et le propriétaire du cheval se sont inspirés des romans.

⁶ La fréquence de son attribution est relativement faible en effet si l'on en juge par les statistiques. Source *ine.es*.

⁷ Dans le chapitre « Fundación ». (Menéndez Salmón, 2006)

Le nom du village possède jusque dans le texte un caractère étrange et exotique induisant une possible fondation exogène. Cependant, tandis que la réception directe du mot semble renvoyer à un lieu bucolique qui invite à la déambulation, la lecture de l'œuvre du romancier asturien nous conduira vers d'autres représentations très opposées, invitant peut-être, à rebours de la première impression, à lire le mot Promenadia comme l'association des termes « promesa » et « nada », dans l'évocation d'une promesse qui ne sera pas tenue, ou d'une non-promesse : *promesa, nada, nada de promesas*. Car son histoire, ou ses histoires, comme on le lira, sont bien loin de celles d'un *locus amoenus*. Ainsi le signifiant ne dit-il pas tout du signifié, s'il n'en dit pas tout le contraire, ou nous laisse-t-il, au moins à son abord, dans les limbes du doute et de la poésie.

Qu'en dit l'auteur ? Si elle n'a pas fait l'objet d'études, la question du mot est en effet venue dans plusieurs entretiens, dont voici un premier extrait qui confirmera les intuitions des personnes dont nous avons reproduit les témoignages :

Los nombres son talismanes. Escojo los que me gustan: por su sonoridad, por su carácter evocativo, por los homenajes que encierran. Promenadia, que es Gijón, evoca la voz francesa *promenade*, paseo. Y Gijón, en mi ánimo, es eso: un camino junto al mar. (Arango, 2020)

Interrogé ici en 2020, c'est-à-dire douze ans après la dernière apparition du toponyme dans son roman *Derrumbe* (2008), pour une revue asturienne et plus précisément de Gijón, Ricardo Menéndez Salmón réduit néanmoins ici pour son interlocuteur considérablement ce que le mot en est venu à désigner au fil des récits, jusqu'à éclipser son histoire primitive. Un autre entretien, cette fois-ci pour la revue littéraire *Quimera*, apporte un éclairage plus riche :

Pregunta: ¿Das por cerradas las fronteras de Promenadia, tu Yoknapatawpha o tu Región particular?

Respuesta: Promenadia se ha convertido para mí en un simple rótulo, con todo lo que eso conlleva. Ya no es un lugar físico preciso, sino un talismán, algo así como el nombre de la chica a la que amas en el instituto y que escribes en el pupitre, en los pantalones, en la corteza de los árboles. Lo que nació como un villorrio faulkneriano en *Los arrebatados* y se convirtió en un pueblo de montaña bernhardiano en *La noche feroz*, en *Derrumbe*, la novela que publicaré en Seix Barral en 2008, se ha transformado en un trasunto de Gijón, la ciudad en la que vivo y escribo. Pero es posible que en el futuro Promenadia se metamorfosee en un falansterio obrero o en el décimo planeta del Sistema Solar. Queda la magia del nombre, el fetichismo del nombre. Ya sabes que uno no sale indemne de las aguas del debate nominalista. Es una enfermedad sin cura. (Gea, 2008)

L'entretien a lieu en effet alors que les frontières géographiques de Promenadia, après s'être étendues vers le sud des Asturies et leurs montagnes, se sont arrêtées sur le littoral de la mer Cantabrique et de Gijón dans le roman *Derrumbe*, sans avoir connu de nouvel horizon littéraire jusqu'au moment où nous écrivons. Né, selon l'auteur lui-même, dans le roman *Los arrebatados* pour désigner un village fictif situé sur les côtes asturiennes, cadre ou scène de *La noche feroz* dans une représentation différente à l'intérieur des terres, partiellement inspiré de Gijón dans *Derrumbe*, Promenadia est un lieu protéiforme et aux situations géographiques mouvantes. L'évocation ou l'interprétation de son nom reste ainsi ouverte. Commentant les paroles de Mallarmé, Umberto Eco écrit dans *L'œuvre ouverte* au sujet de la poésie :

« Il faut éviter qu'une interprétation unique ne s'impose au lecteur : l'espace blanc, le jeu typographique, la mise en page du texte poétique contribuent à créer un halo d'indétermination autour du mot, à le charger de suggestions diverses.

Cette fois, l'œuvre est intentionnellement ouverte à la libre réaction du lecteur. Une œuvre qui « suggère », poursuit-il, se réalise en se chargeant chaque fois de l'apport émotif et imaginaire de l'interprète. (Eco, 1979 : 22)

De même, l'indétermination du signifiant Promenadia et le caractère toujours différent du lieu auquel il donne son nom lui confèrent un caractère énigmatique qui le maintient dans l'espace de suggestion poétique et fait de lui un lieu de déambulation de l'imagination. Mais derrière la poésie du mot existe bien un monde de représentations, et une trajectoire d'écriture qu'il nous faut expliquer.

Ricardo Menéndez Salmón, les Asturies, Gijón et la mer

« Nací y vivo en una ciudad junto al mar que arrastra la dudosa fama de no haber sido nunca novelada con genio », écrit l'auteur dans la revue *Quimera* en 2009 (Menéndez Salmón, 2009b : 94), des propos repris littéralement par un autre double fictionnel, Bocanegra, dans le roman *La luz es más antigua que el amor* publié en 2010⁸. Au-delà peut-être d'une certaine forme d'ironie à l'évocation de sa propre littérature, cette mention, sans la nommer, de Gijón en tant que ville des origines dit tout l'attachement de Ricardo Menéndez Salmón pour sa ville natale, ville maritime. Elle est le point d'ancrage, le lieu source où se produit l'inspiration, où se constitue l'objet même de sa première littérature. Le point d'*enracinement* serait-on tenté d'écrire. Depuis 2003, tous ses romans sont en effet signés à Gijón, et les premières photos de l'écrivain, alors qu'il commence à se distinguer dans le monde des lettres espagnoles, le montrent volontiers posant devant la mer depuis le littoral. Cet attachement, à la fois sentimental mais aussi, sous une certaine forme, militant, dans une Espagne où Madrid et Barcelone occupent une grande partie de l'espace médiatique, concerne plus largement la principauté des Asturies, son histoire et sa géographie tourmentée, auxquelles il rend une sorte de tribut dans un ouvrage atypique intitulé *Asturias para Vera* (Menéndez Salmón, 2010b) dans lequel il parcourt sa région d'est en ouest pour en évoquer, depuis l'intimité du vécu, sa culture et son orographie. C'est dans cette géographie que s'inscrivent ainsi les troisième et quatrième romans, puis le sixième. Mais la mer, en des lieux réels ou fictifs est, elle, un motif récurrent dans l'œuvre tout entière, comme horizon de contemplation. « Rien de grand ne peut se faire sans l'enracinement en terre natale [...]. La terre est toujours condition du penser », écrit Pierre Dulau dans une réflexion sur Martin Heidegger, et plus largement sur le « territoire des philosophes » (Dulau, 2009 : 182). Menéndez Salmón est ainsi fidèle à cette terre féconde et lieu de fondation, dont il a extrait son « talisman » à travers le village fictif de Promenadia. Viennent alors à l'esprit l'œuvre d'Antonio Muñoz Molina et Mágina, Gabriel García Márquez et Macondo, ou William Faulkner et Yoknapatawpha, évoqué par Juan Carlos Gea dans

⁸ [à propos de Mark Rothko] « Un cuadro totalmente negro que le devoró la mañana del 25 de febrero de 1970 en su estudio de Nueva York, exactamente 51 semanas antes de que yo, el autor de *La luz es más antigua que el amor*, naciera al otro lado del Atlántico, en una ciudad junto al mar que arrastra la dudosa fama de no haber sido nunca novelada con genio. » (Menéndez Salmón, 2010a : 57).

l'entretien cité plus haut. De grands noms de la littérature contemporaine qui sont autant de modèles pour l'écrivain en herbe, notamment Faulkner, pour l'œuvre duquel Ricardo Menéndez Salmón a souvent exprimé son attachement. Or, ainsi que l'ont montré les nombreuses études et les témoignages des écrivains eux-mêmes, les représentations et fonctions de ces lieux fictifs, et pour certains devenus mythiques, dépassent largement celles de la simple amulette. Il nous faut donc entrer dans les récits pour connaître mieux le Promenadia de Menéndez Salmón.

Géographies de Promenadia

Ainsi que nous l'avons écrit, Promenadia apparaît pour la première fois dans *Los arrebatados*, roman publié en 2003. Le récit traverse une quarantaine d'années de l'histoire de l'Espagne, entre 1900 et un peu au-delà de 1939, qui marque la fin de la guerre civile, laquelle sert de toile de fond –comme pour le roman qui suivra, *La noche feroz*– au destin tragique de la famille de Ricardo Irizábal, le prêteur sur gages. Dans *Los arrebatados*, Promenadia est un village côtier traversé ou longé par une rivière qu'enjambe un pont de pierre, entouré par les maïs en été et habité par des « millions de moustiques » (Menéndez Salmón, 2003 : 22). On peut y voir, si l'on veut, quelque reconstruction d'un Juan de la Arena, d'un Avilés ou d'un Ribadesella primitifs, villes asturiennes situées aux bords d'une ria. Cependant, bien qu'habitant un village maritime, les *promenadienses* de *Los arrebatados* ne sont pas appelés à naviguer :

Existe otra clase de corazones, los que viven frente al mar pero jamás podrán navegarlo bien porque la propia tierra los retenga más acá de su imperio o acaso porque en su propia sangre yazga ya inscrita, con una tozudez homérica, la negativa a semejante aventura. (Menéndez Salmón, 2003 : 36)

La mer est un horizon. Pour les habitants du village, mais aussi pour « ceux de l'intérieur », « los habitantes de tierras secas », « los corazones de interior » qui, sans la voir, sentent dans leur cœur qu'elle les appelle : « reconocen en su pecho la llamada de una fuerza extrema que los tienta con voces de campana a correr en busca de las costas que jamás han visto » (Menéndez Salmón, 2003 : 36). Mais c'est pour tous un horizon interdit, symbolisé dans le roman par la mort de Victoria Carro, la veuve d'Irizábal, sur le pont du paquebot Prometeo juste avant son appareillage, sous les yeux de ses deux filles condamnées, elles aussi, avec la dépouille de leur mère, à rester sur la terre maudite des origines.

Promenadia réapparaît dans la nouvelle « Los mares recuperados » publiée dans le recueil *Los caballos azules* en 2005 (Menéndez Salmón, 2005)⁹, dans laquelle le narrateur se rappelle le bref passage dans le village, alors qu'il était enfant, d'une institutrice étrangère du nom de Johansson, que le climat et la nostalgie de la mer feront vite regagner sa Scandinavie natale, malgré les efforts émus des écoliers pour l'acclimater. Dans « Los mares recuperados » Promenadia n'est plus un village côtier

⁹ On remarquera l'accent nostalgique du titre de la nouvelle et cet appel récurrent de la mer.

mais un désert où règne un éternel été –« el estío perpetuo de Promenadia » (Menéndez Salmón, 2005 : 67)–, qui semble avoir condamné toute vie :

Cierto que hay puente, pero no queda río que lo cruce; cierto que un día se levantaron acequias y aljibes, pero no hay pastos ni morros de ternera que humedecer; cierto que decenas de brocales sugieren la existencia de otros tantos pozos, pero que sólo uno, y bajo administración pública, conserva agua en su alma de piedra. (Menéndez Salmón, 2005 : 68)

Si la nature a changé et si le théâtre s'est reculé vers l'intérieur, le lien entre les deux Promenadia du roman et de la nouvelle est fait à travers l'évocation du personnage de Ricardo Irizábal dans sa même fonction de prêteur sur gage, de son fils Héctor, camarade de classe du narrateur, et par un procédé narratif, récurrent dans les récits de Ricardo Menéndez Salmón, consistant en la reprise quasi textuelle, ici sur environ deux pages, d'un même passage d'un récit à l'autre. C'est ainsi que le lecteur attentif assiste dans le roman à l'arrivée remarquée dans le village de Ricardo Irizábal et Victoria Carro montés sur une calèche « laide et délabrée »¹⁰ et, dans la nouvelle, à l'arrivée de l'institutrice Johansson sur la même calèche et accompagnée d'un personnage qui n'est pas Irizábal –il est simplement nommé « el forastero » (Menéndez Salmón, 2005 : 66) ou « hombre del birlocho » (Menéndez Salmón, 2005 : 71)–, mais dont la description correspond à un détail près à celle qui est faite de lui dans le roman. Bien qu'en marge de *Los arrebatados* et de *La noche feroz* dans lesquels Promenadia fait l'objet d'une véritable construction romanesque, sa mention dans « Los mares recuperados » ajoute à la richesse et à la complexité de l'univers que Ricardo Menéndez Salmón crée progressivement à cette époque –entre 2003 et 2006–, de son écriture et de son œuvre.

On retrouve Promenadia et Ricardo Irizábal dans *La noche feroz*, roman publié en 2006. Le lien fort entre les récits s'établit à nouveau à travers la figure du prêteur sur gages, de sa femme et de leur maison Villa Atenas, et de l'histoire entre le père et le fils. Vers la fin de *La noche feroz* en effet, Irizábal confie à Homero l'instituteur l'amour qu'il porte pour son fils Héctor mais qu'il n'arrive pas à lui témoigner, et prédit sa mort prochaine de la main de ce même fils :

–Tengo un hijo al que adoro – prosigue Irizábal mientras guía a los caballos con una confianza ciega y por ello mismo tranquilizadora– y que me odia. Puede que algún día incluso llegue a matarme. (Menéndez Salmón, 2006 : 77)

Or *Los arrebatados* s'ouvre sur ce parricide. La prophétie d'Irizábal s'est accomplie dans le récit précédent. Le lecteur est ainsi invité à tisser les liens, à reconstruire une trame qui vient s'enrichir au fil des récits. La chronologie des événements concernant l'histoire familiale est d'ailleurs parfaitement respectée entre les deux romans. *La noche feroz* se déroule en effet pendant une nuit de l'année 1936 et vient s'insérer dans le récit avant la mort d'Irizábal en 1937¹¹. Mais l'histoire de la famille Irizábal dans *La noche*

¹⁰ « un birlocho feo y destartalado » (Menéndez Salmón, 2003 : 18).

¹¹ Les éléments de temps donnés çà et là dans les deux romans permettent d'établir une chronologie assez précise, avec la naissance de Ricardo Irizábal en 1878 et sa mort à 59 ans en 1937. Il rencontre sa femme en 1899 à 21 ans, s'établit à Promenadia en 1900. Son fils Héctor, né en 1903, a 34 ans lorsqu'il tue son père.

feroz est secondaire. Ce qui est au cœur du récit est une chasse à l'homme, après qu'une fillette du village a été retrouvée morte. Promenadia est ici un lieu clos et angoissant, un village prisonnier d'une vallée entourée par les montagnes –« en la inmensa caja de resonancia que forma el valle » (Menéndez Salmón, 2006 : 31)– et comme cerclée par une ligne imaginaire représentée par La Raya¹² : « al otro lado de La Raya » (Menéndez Salmón, 2006 : 17), « veníamos de cruzar La Raya » (Menéndez Salmón, 2006 : 35), « a ambos lados de La Raya » (Menéndez Salmón, 2006 : 52). Ce sont les montagnes asturiennes, pauvres et rurales, avec leurs bergeries, leurs hameaux et la vie des vachers. Dans ce huis clos qui dure le temps d'une courte nuit, la lune préside le théâtre des événements et un vent funèbre qui s'abat sur le village court jusqu'à la mer comme une ligne de fuite vers un horizon lointain. Promenadia est un lieu de l'horreur et de la monstruosité humaine, de la monstruosité des personnages masculins plus précisément, avec Labeche, le simple d'esprit qui met le feu aux vaches, le père Aguirre, curé du village, et sa justice aveugle, le père incestueux des « Amphitryons », le propriétaire du moulin dénommé La Muerte, et l'assassin de la fillette dont on apprendra qu'il s'agit d'Homero l'instituteur lui-même. Par effet de contraste, et par sa confession à Homero sur l'amour qu'il voue à son fils Héctor, Irizábal est le seul personnage qui tende ici du côté du Bien.

La trajectoire littéraire de Promenadia s'achève en 2008¹³ avec la publication de *Derrumbe*, roman dans lequel la ville est le terrain d'une enquête policière et le lieu de l'effondrement –la traduction française a choisi le terme *Débâcle*¹⁴– d'une société malade de sa modernité. Cependant, ainsi que le dit Ricardo Menéndez Salmón lui-même, elle n'y est plus qu'une reconstruction fictionnelle de Gijón, dont on retrouve notamment l'étendue urbaine et la configuration maritime, sans lien aucun avec les récits précédents. On quitte ainsi dans *Derrumbe* tout un univers romanesque que l'auteur s'était employé à édifier dans les récits précédents, à travers notamment la figure du fondateur Ricardo Irizábal.

Histoire et mythologie de Promenadia

Marquée dans *Los arrebatados* par l'installation à Villa Atenas de Ricardo Irizábal et Victoria Carro et par le destin tragique de la famille, l'histoire primitive de Promenadia est reprise dans *La noche feroz* sous la forme d'une chronique écrite par l'instituteur Homero, et insérée dans deux chapitres intitulés « Fundación » et « Los inocentes, I ». L'instituteur du village, étranger par ailleurs puisqu'il vient d'une autre province et région, y raconte comment un jeune soldat français, dont les gens du village se rappelleront sous le nom de *El Francés*, désertant l'armée dirigée par le maréchal Soult,

¹² La Raya existe bien dans les montagnes des Asturies, sans qu'il soit évident qu'il s'agisse là du lieu dont Ricardo Menéndez Salmón fait mention.

¹³ Au jour où nous écrivons.

¹⁴ Voir Ricardo Menéndez Salmón, *Débâcle* (traduction Jean-Marie Saint-Lu), Paris, Actes Sud (Jacqueline Chambon), 2015. Pour une étude de *Derrumbe* voir notamment Isabelle Touton, « Terror y lenguajes en *Derrumbe* (2008) de Ricardo Menéndez Salmón », dans Marie-Françoise Déodat et Monique Güell (dir.), *Hommage à Claude Chauchadis*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail (collection Méridiennes), 2009, p. 387-397.

arriva un matin de février 1809 pour s'établir dans ce qui n'était alors qu'un champ de boue¹⁵. Celui dont les chroniques ne savent pas dire s'il s'appelait Jean-Baptiste, Jean-Christophe ou Jean-François, est donc le fondateur de Promenadia. Mais dans cette « histoire du lieu » qu'Homero tente de retracer, c'est davantage une sorte de mythologie qui s'écrit. Plus qu'une histoire en effet, il s'agit ici d'un récit des origines, écrit dans un registre solennel et emphatique, qui attribue au héros les caractéristiques d'un personnage biblique :

Levant un pueblo desde la nada, ser arquitecto, agrimensor y político a un tiempo, poner nombre a esa naturaleza que se obstina en invadir los cuatro puntos cardinales, constituye un viejo sueño de resonancias casi bíblicas.

Fundar es una de las palabras más gozosas del universo. Imaginemos, pues, el ímpetu con que *El Francés* hubo de adueñarse de cuanto le rodeaba. (Menéndez Salmón, 2006 : 33)

Et plus loin dans le texte :

Y así prevenidos, desde este privilegiado palco del tiempo transcurrido desde entonces, admiraremos hoy a *El Francés* como a un dios en su día auroral que recoge bajo la batuta de su voz lo disperso, reúne los fragmentos de una creación desordenada y tumultuosa, suma guijarros a los guijarros, animales a los animales, tiempo al tiempo, devuelve a la diáspora su primitiva y esencial forma unitaria, y levanta el esqueleto de Promenadia sobre aquella nada indiferenciada en la cual todo carecía de nombre. (Menéndez Salmón, 2006 : 37)

On remarquera dans les deux citations l'importance donnée à l'attribution d'un nom : « poner nombre », « en la cual todo carecía de nombre ». Mais le récit ne nous éclairera pas davantage sur l'origine de celui-ci, la question de qui a donné le nom restant en suspens.

Deux autres éléments donnent à ce récit sa dimension mythologique : le premier est la décision d'Homero, dans un chapitre intitulé « Corrección », d'arracher les pages écrites et d'en faire des morceaux pour les avaler, comme s'il voulait signifier ou symboliser par cet acte la coupure entre une origine dont on aura perdu la trace et une histoire en train de s'écrire. Le second élément est justement la façon dont Homero perçoit celui qui, par son action, est en train d'« écrire » réellement cette histoire, c'est-à-dire Irizábal, qu'il considère comme le vrai fondateur de Promenadia : « "En realidad", piensa Homero, "Irizábal sí que es el auténtico fundador de Promenadia [...]" ». (Menéndez Salmón, 2006 : 61) La distinction entre le mythe et l'histoire donne toute sa dimension et toute sa profondeur fictionnelle à Promenadia et donne à Ricardo Irizábal le rôle principal.

En revanche, cette distinction entre mythe et histoire n'est pas si claire dans le roman précédent *Los arrebatados*, ce qui pourrait avoir donné à Ricardo Menéndez Salmón l'idée de revoir son récit ultérieurement dans ce chapitre de *La noche feroz* intitulé mystérieusement « Corrección ». Car l'arrivée et le personnage même d'Irizábal revêtent également dans *Los arrebatados* une dimension mythologique : « De su llegada

¹⁵ « *El Francés* pisó por vez primera este lodazal, con el fragor del río del lado del amanecer y los grandes bosques de castaños demorando hacia el oeste, una mañana de febrero de 1809 » (Menéndez Salmón, 2006: 30).

a Promenadia pocos recuerdan las circunstancias » (Menéndez Salmón, 2003 : 16) dit le narrateur d'un récit que « el curioso » pourra recueillir auprès de « los viejos del lugar » en échange d'un verre de vin, récit raconté depuis « la *mítica* perspectiva de la distancia » (Menéndez Salmón, 2003 : 18¹⁶). Le moment de l'arrivée est aussi qualifié plus loin de « tarde de *leyenda* ». Irizábal lui-même apparaît comme une figure divine – le terme « figura » est répété cinq fois dans le même passage – dotée de ses attributs, une valise en cuir et une cravache, symboles de son origine étrangère et de son autorité¹⁷, et d'un signe distinctif : il boite. C'est aussi une figure qui suscite crainte et humilité chez ceux qui croisent son regard. Entre un passé primitif et un futur qu'il sera seul à dessiner, l'arrivée d'Irizábal marque ainsi l'année zéro d'une nouvelle ère de Promenadia :

[...] esa figura inmarcesible y serena, venida de un ayer remoto para asentar su cargamento de ternura, duelo y poder sobre las primitivas calles de Promenadia, simboliza el triunfo de un cierto modo de ser hombre, inflexible y violento, áspero como la propia tierra, la epifanía de un cierto modo, terrible y a la vez certero, de remansarse en la memoria de sus contemporáneos y perdurar más allá de su vida, su muerte y sus obras, la apoteosis de un cierto modo de calibrar y ponderar cuanto sucede hasta cambiar para siempre la fe y las creencias de sus iguales. (Menéndez Salmón, 2003 : 18-19)

Plus que l'image diffuse et incertaine de *El Francés*, Ricardo Irizábal est une figure du fondateur. Par sa condition d'étranger¹⁸, par l'autorité qu'impose sa personne, par le rapport particulier qu'il instaure avec le lieu, qu'il va s'appropriier, et avec ses habitants, qu'il va séduire et soumettre à ses décisions, il correspond à la figure que l'on trouve ici dessinée par Marcel Detienne :

À l'autre pôle¹⁹, il y aurait l'Altérité radicale, posant le commencement et la fondation ensemble, et dans leur forme absolue. Le Fondateur également autonome, dégagé des modalités d'alliance ou de collaboration qui lui sont si banalement proposées ; un Fondateur sans hôte, inattendu, indifférent au déjà-là, ignorant avec superbe toute présence indigène, rivalisant avec la Terre assise en son autochtonie. Donc le Fondateur exerçant son action dans un monde étranger, sur une terre sans appartenance. (Detienne, 1990 : 4)

Irizábal est l'archégète de la mythologie grecque. L'acte de fondation tient quant à lui dans l'installation d'Irizábal et de sa femme à Villa Atenas, propriété gagnée au jeu à son ancien propriétaire Salvatierra –dont le nom l'avait peut-être symboliquement condamné à ne jamais s'établir– avant que celui-ci ne se suicide. Villa Atenas est l'endroit des « premiers gestes », des « cheminements initiaux » (Detienne, 1990 : 2), l'endroit de la territorialisation²⁰. Leur arrivée donne ainsi lieu à un simulacre de cérémonie :

¹⁶ Nous soulignons.

¹⁷ « blandiendo su maleta de cuero y su fusta como los atributos de un dios burlado por los mapas », (Menéndez Salmón, 2003 : 17)

¹⁸ Il est fait mention de « el extranjero » aux pages 17 et 19, et de « el forastero » aux pages 17 (deux fois) et 19.

¹⁹ Par opposition dans le propos à l'« autochtone ».

²⁰ Nous employons ce terme au sens d'« appropriation » tel qu'il est défini dans le dictionnaire en ligne *Géokonfluences*.

[...] poco había que ofrendar y poco había que ocultar salvo los ignotos contenidos de la maleta de cuero y del breve hatillo de colores que minutos más tarde, después de que ambos se arrodillaran en la parte posterior de la casa rozando con sus frentes el árido suelo mientras, riendo como locos, alzaban gozosas preces a alguna sicalíptica divinidad, una mano callosa introdujo en la umbría soledad del flamante hogar. (Menéndez Salmón, 2003 : 23)

Dans le geste rituel, plus concrète sera l'union charnelle de l'époux et de l'épouse, et la naissance neuf mois plus tard des jumelles Miranda et Adela : « Copularon en silencio y sin ternura, entregados con oficio y pericia a la burda y milenaria gimnasia del amor » (Menéndez Salmón, 2003 : 28). Le fils Héctor naîtra deux ans après ses sœurs, avec pour destin celui de tuer son père. Ricardo Irizábal assassiné, son fils condamné à mort et exécuté, les trois femmes quittent tout pour l'exil qu'elles n'atteindront cependant pas, Victoria Carro mourant au moment d'embarquer. Les deux filles reviendront ainsi à Villa Atenas, auront chacune un fils d'un même capitaine de l'armée, mais se suicideront en constatant que leurs enfants respectifs portent le stigmate indélébile de l'héritage du grand-père : tous les deux sont en effet boiteux.

Promenadia est donc ici le lieu de la genèse et du destin tragique d'une famille, dans une épopée qui tient du mythe et de la geste faulknérienne. Son histoire sera finalement balayée par le temps, comme les os des sœurs Irizábal le furent par les éléments, dans une sorte de nouveau Déluge :

Promenadia es hoy un coqueto pueblo de calles asfaltadas y comercio pujante al que un clima extremo, saludable para los huesos de los artríticos, inunda de visitantes dispuestos a gastarse su dinero.

Salvo en la memoria de los supervivientes y en algunos textos de la época [...] nada, ni un inmueble, ni una estatua, ni siquiera una tumba (pues para completar su desgracia una riada arrasó el cementerio del pueblo a comienzos de la pasada década, llevándose de paso los huesos mondos e infectos de Miranda y Adela Irizábal) conserva noticia de esta historia de pasiones, rebeldía y, por qué no decirlo, cierta anticuada y acaso confusa grandeza de espíritu. (Menéndez Salmón, 2003 : 113)

Promenadia ou « fonder l'écriture »

Si nous nous arrêtons à ce que l'on peut lire dans l'épitexte et nous limitons dans le même temps à constater les nombreuses –et différentes, voire incohérentes– géographies du village fictif, nous pourrions nous accorder avec Ricardo Menéndez Salmón et dire que sa valeur ne dépasse pas, en effet, celle du talisman. Cependant, les éléments d'analyse nous ont conduits bien au-delà et montré que Promenadia est aussi le lieu symbolique où cherche à se fonder l'écriture de Ricardo Menéndez Salmón.

Promenadia est le lieu de l'évocation, même fictive, et de l'hommage, certes sous un jour terrible, de la terre natale de l'auteur asturien. Plus que d'est en ouest comme on peut le suivre dans *Asturias para Vera*, dans les récits étudiés nous parcourons le territoire du nord au sud, depuis la mer Cantabrique et son horizon vers l'intérieur et les montagnes, pour revenir à la mer, traversant des paysages amènes ou tourmentés, une nature accueillante ou hostile, ainsi que peut l'être la région des Asturies dans ses saisons et sa géographie. Sur cette nature comme sur les gens qui l'habitent le regard est rarement clément néanmoins, dans une forme d'ambivalence induite par la

subjectivité d'un auteur qui peut aimer ou rejeter ceux de sa maison et la maison elle-même. Habité à ses débuts par, d'un côté, l'idée de la construction d'une Œuvre qui lui permettrait de s'inscrire dans la tradition littéraire²¹ et, d'un autre côté, par une forme de dette envers les grands écrivains de cette même tradition, William Faulkner en tête²², Menéndez Salmón construit ainsi un territoire où asseoir sa littérature, lui donne un nom et le dote d'une figure fondatrice, un personnage puissant et totémique.²³ La récurrence de Promenadia et d'Irizábal dans les récits entre 2003 et 2006 et la complexité de ses constructions fictionnelles sont signifiantes. Nous l'entendons comme un geste fondateur en même temps que, dans une recherche de filiation, un tribut rendu aux « pères » et modèles que sont certains grands auteurs du XX^e siècle. Mais dans la création d'un univers propre au seuil d'une œuvre en devenir, c'est aussi une identité littéraire que se forge l'écrivain, en même temps qu'il s'attache la fidélité d'un lectorat. En retrouvant d'un récit à l'autre ces éléments distinctifs, des motifs récurrents, dans ce réseau de correspondances au cœur duquel se situe Promenadia le lecteur se sent en effet convoqué et invité à entrer dans une communauté qui n'est plus seulement destinatrice d'un récit mais partie prenante de sa création.

En 2008 le roman *Derrumbe* sera cependant le dernier dans lequel apparaît la ville imaginée par Ricardo Menéndez Salmón, dans une représentation qui rompt avec l'idée initiale. Il s'agit du second roman publié chez Seix Barral. Avec *Derrumbe* et *La ofensa*, sorti un an plus tôt, l'auteur inaugure une longue série de publications par la maison barcelonaise, concevant une nouvelle période peut-être, dans une œuvre toujours en construction mais dont une des premières pierres semble avoir disparu, comme sous la mousse. L'univers de Promenadia se voulait fondateur, mais il pouvait également enfermer une écriture qui, si l'on en juge par les romans suivants, dont les théâtres se trouvent en Italie, aux Etats-Unis, en URSS, en Chine ou sur des archipels imaginaires, se nourrit d'horizons. Comme la tare laissée par Ricardo Irizábal à ses petits-enfants, l'empreinte du territoire devenait peut-être envahissante, le territoire lui-même sclérosant. Promenadia reste aujourd'hui la trace d'une écriture en quête d'assise. Son abandon peut être lu comme la marque d'un affranchissement, celui d'un auteur qui accède à la notoriété littéraire et donc à une certaine autorité auctoriale.

²¹ C'est ainsi que dans la fiction de *La luz es más antigua que el amor* Bocanegra reçoit justement le prix Nobel pour toute son œuvre.

²² Ainsi le narrateur de *El corrector* aime-t-il caresser le dos d'un exemplaire de *Absalon, Absalon !* de William Faulkner, ou méditer devant une carte de Yoknapatawpha (Menéndez Salmón, 2009a : 41).

²³ Élément notable : Irizábal porte le même prénom que l'auteur, Ricardo, qui est également celui du père de ce dernier, dessinant une autre généalogie « improbable » (l'usage de l'adjectif est récurrent chez Menéndez Salmón). Sur le rapport de l'auteur au prénom, il est intéressant de mentionner ici deux récits. La nouvelle « La vida en llamas », à la fin de laquelle la femme du narrateur ironise sur la similitude des prénoms (ici Julio) entre son beau-père mourant et l'enfant qui vient de naître chez les voisins : « qué ironía, dit-elle, el niño se llama igual que tu padre » (Menéndez Salmón, 2007 : 17), et le récit autobiographique *No entres dócilmente en esa noche quieta*, dans lequel Ricardo Menéndez Salmón qualifie le choix de son prénom par ses parents de « decisión desafortunada para una familia con un único hijo » (Menéndez Salmón, 2020 : 40). Choisir le prénom Ricardo pour son personnage tiendrait ainsi, peut-être, également d'une forme d'exorcisme littéraire.

BIBLIOGRAPHIE

- ARANGO Pravia, (2020), « Ricardo Menéndez Salmón responde a *Oceanum* », *Oceanum*, n°9, 09/2020.
- CONTE Rafael (2007), « Una (estética) huella alemana », *El País*, 03/02/2007.
- DETIENNE Marcel (1990). « Qu'est-ce qu'un site ? ». En Marcel Detienne (ed.), *Tracés de fondation*. Louvain-Paris: Peeters, pp. 1-16
- DULAU Pierre (2009). « Martin Heidegger, la parole et la terre ». En Thierry PAQUOT y Chris YOUNES (ed.). *Le Territoire des philosophes. Lieu et espace dans la pensée du XX^e siècle*. Paris: La découverte, pp. 177-200.
- ECO Umberto (1979), *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil.
- GEA Juan Carlos (2008). « Ricardo Menéndez Salmón: “Muchos escritores nos imponemos escribir *Guerra y Paz* sin llevarla dentro” » (entrevista). *Quimera* n° 290, pp. 12-17.
- MENÉNDEZ SALMÓN Ricardo (2003). *Los arrebatados*. Gijón: TREA (Letras narrativa).
- (2005). « Los mares recuperados », *Los caballos azules*. Gijón: TREA (Narrativa).
- (2006). *La noche feroz*. Oviedo: KRK.
- (2007). *Gritar*. Madrid: Lengua de trapo.
- (2009a). *El corrector*. Barcelona: Seix Barral (Biblioteca breve).
- (2009b). « Hacia una poética de la decantación ». *Quimera* n°308/9, pp. 94-95
- (2010a). *La luz es más antigua que el amor*. Barcelona: Seix Barral.
- (2010b). *Asturias para Vera (Viaje sentimental de un padre escritor)*. Madrid: Imagine ediciones.
- (2020). *No entres dócilmente en esta noche quieta*. Barcelona: Seix Barral.